

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

TOUT CE QUI
EST À TOI
BRÛLERA

WILL DEAN

**TOUT CE QUI
EST À TOI
BRÛLERA**

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Laurent Bury



VOIR DE PRÈS

Titre original : *The Last Thing To Burn*
publié par Hodder & Stoughton, une
marque de Hachette UK Company,
Londres.

Tous les personnages de cette œuvre
sont fictifs et toute ressemblance avec
des personnes réelles, existantes ou
ayant existé, serait purement fortuite.

© Will Dean, 2020. Tous droits réservés.

© Belfond, 2022, pour la traduction
française.

© Citation, page 9 : *Ru*, Kim Thúy,
Libre Expression, 2009.

© 2022, Voir de Près pour la présente
édition.

ISBN 978-2-37828-487-9

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

Pour ma mère. Toujours.

« J'aurais dû choisir ce moment avant l'arrivée de mes enfants, car j'ai depuis perdu l'option de mourir. L'odeur surette de leurs cheveux cuits sous le soleil, l'odeur de la sueur dans leur dos la nuit au réveil d'un cauchemar, l'odeur poussiéreuse de leurs mains à la sortie des classes m'ont obligée et m'obligent à vivre, à être éblouie par l'ombre de leurs cils, à être émue par un flocon de neige, à être renversée par une larme sur leur joue. »

Kim THÚY, *Ru*

Je n'y retournerai pas.

Ni maintenant ni jamais. Ma cheville droite est grosse comme un poing et je sens les éclats d'os qui frottent les uns contre les autres, ces éclats vieux de six ans, quand je marche en boitillant de la ferme jusqu'à la route lointaine.

Ma destination est là, je la vois, mais elle est toujours aussi loin. Je boite, je sautille, et un monde entier de souffrances me sépare encore de la route. Mes yeux regardent à gauche, à droite, au cas où il serait là. Très peu de circulation. Des camions qui transportent des choux et des betteraves à sucre ; des voitures qui amènent les cueilleurs de fruits. Un bus par jour.

J'ai mon billet de cinq livres, son billet à lui, ma seule chance de pouvoir fuir cet enfer en rase campagne. Le papier vert froissé est roulé et coincé dans mes cheveux, encore noirs après ces neuf années en Grande-Bretagne ; Dieu seul sait pourquoi ils n'ont pas blanchi.

Chaque pas est un kilomètre. Vieilles douleurs et nouvelles souffrances fusionnent en un supplice brûlant, sous mon genou droit : un mélange d'huile bouillante et de glaçons tranchants.

Le sentier a la couleur brun pâle du mois d'octobre, la boue retournée, puis séchée, puis à nouveau retournée par le tracteur. Son tracteur à lui.

J'avance aussi vite que possible, en me mordant la langue. Je jongle avec différentes souffrances. Je me débrouille de mon mieux.

Il n'arrive pas. Je peux repérer sa Land Rover à un kilomètre.

Je m'arrête pour reprendre ma respiration. Les nuages se déplacent au-dessus de moi, ils m'incitent à fuir ce trou perdu, ils me poussent dans le dos, m'entraînent vers cette route, vers cet unique bus quotidien, avec mon billet de cinq livres caché dans mes cheveux.

C'est lui ?

Non.

Pitié, non. C'est impossible.

Je m'immobilise complètement, les os de mes chevilles battent encore plus fort que mon cœur, et il est là, à l'horizon. C'est son pick-up ? C'en est peut-être un autre du même modèle. Le véhicule d'un représentant en char-rues ou d'un instituteur. Je regarde à droite, vers la ville située de l'autre côté

du pont, puis à gauche, vers le village. Des endroits où je ne suis jamais allée. Mes yeux se fixent sur la Land Rover. Sa Land Rover à lui. Qu'elle continue à rouler, pour l'amour de Dieu, que ce soit quelqu'un d'autre et qu'elle continue à rouler.

Mais il ralentit et mes épaules se voûtent.

Il tourne dans le chemin, son chemin, le chemin qui mène à sa ferme, à ses terres.

Je regarde à droite, vers le néant, les champs infinis qu'il a sculptés, les clochers dans le lointain, puis à gauche, vers les éoliennes et le néant qu'il y a de ce côté-là aussi. Ensuite, je pleure. Je pleure sans larmes, sans bruit. Je tombe. Je me plie en deux avec un craquement, et par chance une pierre cou-

pante sous mon genou droit me fait oublier ma cheville.

Il roule jusqu'à moi et je reste à genoux.

Si j'avais eu les idées claires et nettes, j'aurais réussi à m'enfuir ? Pas avec cette jambe. Pas avec lui qui revient toujours. Qui vérifie toujours que je suis bien là. Qui me surveille.

Maintenant, j'ai Kim-Ly dans ma tête et je ne le laisserai pas y entrer. Ma sœur, ma petite sœur, c'est toi qui me donnes la force de respirer sur ce long chemin boueux qui traverse la campagne. Je suis là pour toi. J'existe pour que tu puisses survivre. Je sais ce qui va suivre. De nouvelles horreurs. Et je les subirai pour toi, pour toi seule.

Il se dresse devant moi.

Une fois encore, j'existe seulement dans son ombre.

Dévorée par son ombre.

Je ne le regarderai pas, pas aujourd'hui. Je pense à toi, Kim-Ly, toi qui as les yeux de maman, les lèvres de papa et ton nez à toi. Je ne lèverai pas les yeux vers lui.

Je suis allée jusqu'à la barrière fermée, à mi-chemin ; j'ai parcouru trois kilomètres, peut-être. Mais pas plus.

Tout autour, ce sont encore ses terres. Qui m'étouffent.

Il se penche, tend la main, me ramasse doucement, me hisse sur son épaule et me ramène à la ferme.

Je suis inerte, comme morte.

Mes larmes tombent dans la boue, sur les empreintes que j'ai formées il y a une heure, des empreintes de sandales pour homme, taille 46 ; l'une est parallèle au chemin, l'autre à angle

droit – c'est une trace lamentable plutôt qu'une empreinte, chaque pas comme une victoire, une évasion, un échec total.

Il marche sans rien dire, son épaule robuste fait une bosse dure sous ma taille. Il me retient sans user de sa force. Son pouvoir est absolu. Il n'a pas besoin de recourir à la violence parce qu'il contrôle tout, à perte de vue. Je sens son avant-bras au creux de mes genoux, placé aussi délicatement qu'un violoniste de concert tiendrait son archet.

Ma cheville est brûlée. Les nerfs, les os, les tendons et les muscles sont en bouillie, un pêle-mêle d'esquilles tranchantes et de viande racornie. Le feu. Je ne sens rien d'autre. La douleur est une chose que j'endure chaque jour de ma vie, mais pas à ce point-là. C'est

l'horreur. J'ai la bouche ouverte. Un cri silencieux. Un cri sans espoir, sans fin.

Il s'arrête, ouvre la porte que je nettoie pour lui chaque matin, et nous entrons dans sa ferme. J'ai échoué ; cette fois, que va-t-il me faire ?

Il tourne, passe devant le miroir et la boîte à clefs fixée en hauteur sur le mur, puis pénètre dans la grande salle du rez-de-chaussée. Au Vietnam, ma famille avait six pièces au rez-de-chaussée. Il dépasse le téléviseur enfermé dans son armoire, la caméra, et il me pose sur le canapé recouvert de plastique comme si j'étais un enfant encore endormi après un long trajet en voiture.

Il baisse les yeux sur moi.

– Tu veux un antidouleur, j'imagine.

Je ferme les yeux très fort et je hoche la tête.